

En arrivant, il trouva tante Lise en grand deuil. M. de Varennes était mort d'une fluxion de poitrine, dans les premiers jours de janvier.

Le jeune homme resta chez tante Lise pendant plusieurs mois. Puis, il retourna à Montréal, reprit ses études de droit et passa ses derniers examens d'une façon très brillante.

Deux ans plus tard, Edgard, qui était devenu un gentleman accompli, se trouvait lancé dans le tourbillon de la vie montréalaise, et dans les quelques salons où l'on s'amusait il tenait très certainement une des premières places.

Il avait de superbes chevaux, des équipages d'une correction parfaite et quand il allait à New-York, pour assister aux grandes courses de la saison d'été, il faisait des folies telles qu'on ne le désignait plus que sous le nom significatif de *Beau Joueur Canadien* !

Plusieurs fois la tante Lise avait essayé de modérer Edgard sur cette pente qui devait inévitablement le conduire à la ruine.

— Voyons, mon pauvre Edgard, disait tante Lise, réfléchis donc un peu. Comment peux-tu, toi qui n'es pas un sot, faire autant de folies ?

— Ma chère tante Lise, répondait Edgard, il vaut mieux les faire maintenant que plus tard... De même que les plus grands pécheurs sont devenus les plus grands saints, les plus grands fous deviennent... quelquefois, les plus grands sages.

— Oui, quand ils n'ont plus rien... Mais, retiens bien ce que je vais te dire : quand tu en seras arrivé là, ce qui ne saurait tarder, avec les paris extravagants que tu fais aux courses de Paris, de Londres et de New-York, ne compte pas sur moi... Je ne te donnerais pas seulement un louis ; et même, si tu me pousses à bout, je ne te laisserai rien de mon héritage. Est-ce clair et as-tu bien compris ?

— Parfaitement, chère tante Lise.

— Eh bien, alors, adieu !... et que Dieu te protège !

Edgard ne tint aucun compte des avis et des menaces de l'excellente tante Lise.

Pour éviter de nouveaux sermons, ou tout au moins de nouvelles remontrances, il partit et cessa même toute correspondance avec elle. Il ne remit plus les pieds au château de Basseville, et, à New-York, où il habitait un superbe appartement, il continua de gaspiller sa fortune.

Ses revenus, quoiqu'ils fussent relativement considérables, devinrent bientôt insuffisants pour satisfaire tous ses goûts de dépenses.

Ce fut alors que, sur les conseils d'un banquier de ses amis, il se décida à tenter quelques opérations de Bourse à New-York.

La suite de ce récit nous apprendra s'il fut heureux dans ses opérations.